

Date : 24/09/13

Gwenaël Morin monte quatre pièces de Reiner W. Fassbinder

J.-P. Thibaudat



Scène d'« Anarchie en Bavière », première pièce de l'Antiteatr (Marc Damage)

Au Théâtre du Point du jour, à Lyon, Gwenaël Morin – il a pris la direction de la structure il y a quelques mois – réédite l'aventure du Théâtre permanent menée aux Laboratoires d'Aubervilliers, tout au long de l'année 2009.

Du théâtre tous les jours (sauf le dimanche et lundi), des répétitions quotidiennes réinvesties en ateliers de transmission... Pas de com', pas d'affiche, mais sur les murs du théâtre des infos écrites à la main sur de grandes feuilles comme dans une fac occupée.

A Aubervilliers, c'était gratuit, à Lyon, c'est 5 euros, prix unique et sans réservation. En avant pour Molière : « Don Juan » en septembre, « Le Tartuffe » en octobre, « Le Misanthrope » en novembre puis viendront trois pièces – trois mois par auteur, Shakespeare, Sophocle et Tchekhov.

Du théâtre tout le temps, tous les jours

Circule-là un air frais qui n'est pas sans rappeler par certains côtés (en particulier le rapport au public) le « théâtre citoyen » du Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis lorsqu'il a été dirigé par Stanislas Nordey et la regrettée Valérie Lang. Une expérience qui avait donné tant de maux d'estomac aux institutions théâtrales à l'époque, avant qu'elle ne soit abrégée pour cause de déficit. Nordey raconte cela avec passion et force détails dans le livre d'entretiens avec Frédéric Vossier (« Nordey, locataire de la parole », éditions les Solitaires Intempestifs).

a Évaluation du site

Cette section du site d'actualité Rue89 héberge les blogs de la rédaction ainsi que ceux des lecteurs. Les blogs abordent tous les thèmes de l'actualité générale.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 18

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

C'est au théâtre de la Bastille que Gwenaël Morin et ses acteurs avaient bouclé en 2012 le chapitre un de l'aventure du Théâtre permanent (un **livre** éponyme aux éditions **Xavier Barral** raconte ce premier chapitre) en présentant lors d'une nuit mémorable les cinq pièces (rien que des classiques) qui avaient fait les beaux jours et les belles nuits du laboratoire d'Aubervilliers.

Morin revient au Théâtre de la Bastille (dans le cadre du Festival d'automne) avec quatre pièces de Fassbinder, présentées deux pas deux ou en intégrale. Avec le même esprit : un théâtre fait dans l'urgence (Morin parle de « panique » à ne pas confondre avec « le théâtre panique » du défunt Roland Topor), sans costume, sans autre décor que des accessoires basiques (table, chaises), des nez et un rideau rouges. Un théâtre constamment en relation direct avec le public (même si au Théâtre de la Bastille le prix des places reste habituel : 26 euros, 16 euros pour les tarifs réduits).

On y retrouve des acteurs du Théâtre permanent d'Aubervilliers, ayant vu les moins expérimentés d'entre eux faire, au fil des spectacles, des pas de géant. On a donc plaisir à retrouver Renaud Béchet, Virginie Colemyn, Julian Eggerickx, Barbara Jung, Ulysse Pujó. On en découvre d'autres. L'aventure continue et se déploie.

Pour commencer : quatre Fassbinder d'un coup

Gwenaël Morin présente ces quatre pièces de Fassbinder sous le titre « Antiteatre », francisation de l'Antiteater nom que Rainer Werner Fassbinder avait donné en 1968 au théâtre qu'il fonde alors avec Peer Raben, Hanna Schygulla et d'autres. En 1968, Morin n'est pas encore né. Et lorsque Fassbinder meurt d'une overdose en 1982, à 37 ans, Morin est encore au collège à Lyon.

L'Antiteater commence en surrégime, vitesse habituelle à Fassbinder (23 ans). La première année il adapte, écrit et met en scène huit pièces. Huit ! Le rythme ne va pas mollir. L'année suivante (celle de la naissance de Morin), viennent les premiers films et d'autres pièces dont « Anarchie en Bavière ». C'est la première des quatre pièces que monte Gwenaël Morin aujourd'hui (43 ans) en tandem avec « Liberté à Brème » (une pièce de 1971). Deux formidables pièces que le théâtre à l'emporte-pièce de Morin et de ses acteurs met en valeur.

« Anarchie en Bavière » est une sorte de farce où « la famille Heure légale » – et ses personnages nommés « Mariage/auto », « Assassin d'enfants », « Vieil amour romantique au masculin » et un autre au féminin, etc. – s'apposent aux Révolutionnaires (« Grand Président », « Bureaucratie nouvelle », Nouvel amour romantique au Masculin » et un autre au féminin, etc.) qui viennent de prendre le pouvoir en Bavière. On y croise aussi « la mère de toutes les putains », « le Chancelier allemand », des gangsters et des soldats. Sur le côté de la scène Virginie Colemyn texte en main dit toutes les didascalies. Un pur bonheur. Pas d'ironie et de jeu dérivés comme dans les spectacles du TG stan. La pièce, rien que la pièce, bille en tête. Et le plaisir de la servir en trouvant des solutions simples, immédiates, efficaces. Et le plaisir du jeu. Une pièce montée dans l'urgence avec rien d'autre que de l'huile de coude comme si elle venait d'être écrite. Tout est dans le jaillissement.

« Faire la révolution dans la sphère privée »



Scène de « Anarchie en Bavière » (Marc Domage)

On retrouve dans « Anarchie en Bavière » l'une des obsessions de Fassbinder qui traverse nombre de ses productions : comment « faire la révolution dans la sphère privée ». Le changement politique, le bien-être social, la liberté des corps et des esprits, cela commence à la maison.

C'est aussi ce que raconte dans un tout autre genre la seconde pièce « Liberté à Brême » l'une des plus jouées de Fassbinder. L'histoire d'une femme, Geeshe, qui, battue et humiliée par son mari, finit par verser du poison dans le café qu'il lui réclame et ainsi de suite. Elle s'émancipe tout en priant le seigneur après chaque empoisonnement tuant tous ceux qui l'oppressent : hommes, famille, enfant, voisins. Les meurtres commis par Geeshe (la pièce est inspirée d'un fait divers, une femme décapitée à Brême en 1831 pour avoir empoisonné quinze personnes de son entourage) « sont aussi de véritables tentatives pour se défendre contre ses oppresseurs », écrit Fassbinder, « sauf que c'est pas la bonne méthode ». Une comédie noire.

A propos de « Liberté à Brême », Fassbinder précise (autre thème récurrent de son œuvre) que l'émancipation « n'est pas seulement le problème des femmes, c'est un problème qui se pose à chacun ». Une problématique qui est au cœur de sa toute première pièce « Gouttes dans l'océan » écrite en 1965 (il avait 19 ans), de structure beaucoup plus classique (entre théâtre de boulevard français et comédie anglaise) même si la fin grand guignolesque est du pur Fassbinder. En faisant des allers et retours en la scène et la salle, Morin trouve le moyen de donner aux forceps à cette pièce le peps qu'elle n'a pas.

Présentée uniquement lors des intégrales, la dernière pièce « Le village en flammes » est une adaptation libre de « Fuente Ovejuna » de Lope de Vega. Une pièce complexe contre laquelle Gwenaël Morin bute et s'en sort par un service minimum : les acteurs alignés face public, jouent une foultitude de personnages, debouts quand c'est leur tour, sinon assis. On s'y perd, on se lasse. Un manque de temps ? L'urgence, toujours l'urgence.

Je ne sais pas pourquoi en sortant du Théâtre de la Bastille m'est revenue une scène d'un film de Fassbinder dont le souvenir reste lié à un énorme fou-rire dans la salle obscure d'un cinéma.

Emmi, femme d'un certain âge, convoque ses enfants, chacun a fait sa vie. Elle leur annonce qu'elle s'est mariée. Avec qui ? s'inquiètent-ils. Alors entre le mari, gauche, timide. Et Emmi de le présenter :

« Ça c'est mon mari. El Hedi ben Salem M'Barek Mohammed Mustafa. Je l'appelle Ali. »

Aussi drôle que magnifique.

Le film est sorti en France sous le titre « Tous les autres s'appellent Ali », le scénario a été traduit (par Michel Deutsch) et est paru (à l'Arche comme les pièces) sous son titre original « La peur dévore l'âme ». Peut-être retrouvera-t-on cela sur une scène puisque Gwenaël Morin veut monter TOUT Fassbinder.